

Marc Séguin, David Leblanc, Émilie Andrewes

Hugues Corriveau

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2011). Compte rendu de [Marc Séguin, David Leblanc, Émilie Andrewes]. *Lettres québécoises*, (142), 21–22.



Marc Séguin, *La foi du braconnier*,
Montréal, Leméac, 2009, 152 p., 19,95 \$.

Le festin cru

La foi du braconnier, Prix littéraire des collégiens 2010, mène à l'hyperconscience devant l'humaine fragilité et le dérèglement brisé de la civilisation. Roman qui pousse à bout de sens une trajectoire forcenée.

V oici un roman masculin, au sens le plus extrême du terme, mais avec, en plus, le désir de révélation que toute prédation engendre quand survivre à soi-même, dépasser certaines limites, urgent au point d'impliquer mort et vie, désespoir et amour. Marc S. Morris, braconnier et cuisinier, a tenté de se suicider, a survécu, a entrepris un voyage improbable en suivant le parcours tracé sur une carte par les mots *fuck you*. Il interroge son âme malade pour y trouver une force qui lui rendrait une légitimité, lui Métis blanc-mohawk. Dix ans de pérégrinations discontinues pendant lesquelles il rencontrera Emma avec qui il aura un enfant et un restaurant.



Manger froid

Le paysage porte sa part d'ambivalence alors que Morris traverse l'Amérique du Nord. Comment mieux la saisir sinon en la voyant s'avancer vers le Nord, au moment où « la taïga laisse place à la toundra, et [où] cette dernière devient peu à peu un sentiment amoureux » (p. 132). Tout *road novel* devrait tendre de cette percée du concret vers le sens du secret quand la vie bascule et se révèle. Ce livre remarquablement écrit sous le signe de la vigueur et de la rigueur nous emporte d'étonnement en moment de cruauté. Nous sommes entraînés dans le monde des pulsions nécessaires.

Aspirations insatiables

Une phrase, à la toute fin du roman, résume cette tension qui propulse le narrateur au delà du possible, dans un fulgurant appétit d'absolu. Ainsi se refuse-t-il à jamais devoir dire : « Un jour, à propos de la vie, la mienne en particulier : "Ah ! ce n'était que ça." Je ne veux pas que ça ne soit que ça. » (p. 143) Alors, ce braconnier d'aller transgresser la loi, d'approcher la mort animale, de vibrer à sa violence. Ainsi se définit-il : « Je suis une conséquence de l'Amérique moderne. L'Amérique que la poudre à fusil a conquise et rendue conquérante. Et même si je suis un produit intellectuel de la classe moyenne, une moitié blanche, l'autre amérindienne. Dans mes veines coule encore une motivation de prédateur. » (p. 15-16) Cette foi du braconnier, c'est celle d'un appétit imparable pour le vivant, la chair et le sang, le sexe, l'alcool et l'amour. Marc Séguin pénètre dans l'animalité qui perdure dans l'être humain malgré le policé de la civilisation, atteint l'âme du désir quand le tremblement érotique en appelle aux ultimes accomplissements.

Gorgé de sève

Il va à travers le territoire nord-américain de restoroute en bar de danseuses à la recherche d'un assouvissement souvent réprimé, vers le Nord du Nord à la recherche de la solitude toujours trop envahie, vers Montréal à la recherche de l'amour et de l'apaisement relatif. Cet itinéraire élève au transport des sens et de



MARC SÉGUIN

l'esprit, ponctué d'art et de pensées augustinienne, dans une désillusion constamment remise en question. Où est la grandeur humaine, où est la propre grandeur de Marc S. Morris ? Ce livre très fort est à la fois une grande surprise littéraire et l'affirmation d'un talent exceptionnel qui s'exprime également dans des œuvres d'art majeures.



David Leblanc, *Mon nom est personne*, Montréal,
Le Quartanier, coll. « Série QR », 2010, 348 p., 24,95 \$.

Le diable danse

Morceau de bravoure que ce *Nom est personne*, mis en nomination au Prix littéraire des collégiens 2011 ! Textes joyeux ou cruels, parcours vivant de sensations suraiguës, florilège d'égarements, de surprises, mais toujours sur le mode jouissif.

Quel livre ludique que ce deuxième opus de David Leblanc, après sa tout aussi percutante *Descente du singe* ! La manière en est la même puisqu'il s'agit de glaner çà et là des impressions, de raconter des anecdotes réalistes ou farfelues, de saisir la douleur comme le bonheur. Cela aurait pu être de l'ordre du journal, et ce n'en est pas un ; cela aurait pu s'égarer tellement les sujets et les approches différents, et pourtant... Ce qui domine, c'est le sentiment exact d'être au cœur d'une œuvre proprement littéraire, pétrie de styles et de références, cultivée et référentielle, dominée par une tension qui se rapproche d'une prise de conscience des heurts et malheurs du monde.



Pas groupés

L'absurde soutient ce regard acéré... et pourquoi pas ? Cela donne à l'auteur cette distance ironique suffisante pour appréhender les situations les plus incongrues. Par exemple : facétieux, ce Benoît qui « n'aime pas l'hiver, c'est pour ça qu'il

est chauffeur de chasse-neige. La seule neige qu'il aime, c'est celle qui n'est plus là» («Stratus au voile gris continu», p. 91); surprise, cette Frédérique qui met le pied sur un tamia qui s'enfuit en criant. Elle pleure. De dépit ou de plaisir? Allez savoir! («La mie de la forêt», p. 35); angoissé, cet écrivain qui se suicide avant d'avoir écrit son œuvre, préoccupé par sa postérité («Raconter ou mourir», p. 42); ou bien malheureux, ce pauvre diable qui confie: «J'ai voulu lui offrir un chat pour lui signifier mes sentiments, sauf qu'en arrivant chez elle je ne m'étais pas aperçu que le chat était mort dans sa boîte à chaus-sures, et je n'ai pas trouvé les mots pour la consoler ni pour m'excuser de lui avoir offert en symbole de notre amour un chat mort.» («Décrochements senestres», p. 54-55) Borges n'est jamais loin, Beckett non plus dans les chapitres dialogués, entre autres.

Quête du jeu

Mais aussi, et beaucoup, Perec ou l'Oulipo... Voir «Paradis perdu, par Pablo Picasso. Puzzle phraséolo-



DAVID LEBLANC

gique», qui contient des textes tout en «P» ou «Molière mis en pièces. *Abrégé de rhétorique*», qui accumule des listes logiques. Il faut s'attarder aux chapitres *J'ai oublié - I, II et III*, «Amnésie contrôlée», «Remembrances avortées» et «Du rire et de l'oubli», d'une très grande richesse philosophique et qui déploient le talent de l'auteur dans les moindres détails; se pénétrer aussi de ces pensées qui nous font sourire: «[...] la nuit est une chose précieuse: qui la reçoit en garde le secret. Aussi n'entend-on jamais parler de ceux à qui l'on a donné la nuit.» («Un moment donné», p. 122)

Ne reprochons pas trop à l'auteur sa propension aux calembours et aux jeux de mots (ce qui entache indiscutablement la valeur intrinsèque de ses ouvrages) puisque c'est un livre jouissif, à tous points de vue, auquel il faut s'abandonner, qui nous permet de retrouver à la fois des réminiscences culturelles et une âme d'enfant. Ce n'est pas si courant. Efficacité maximum. Plaisir garanti.

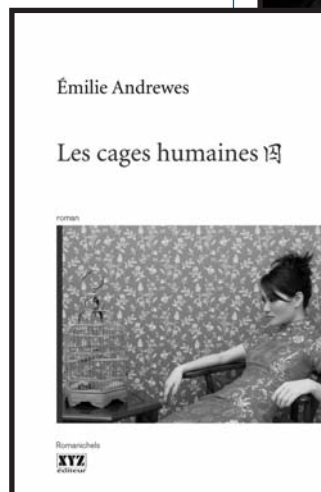


Émilie Andrewes, *Les cages humaines*, Montréal, XYZ, coll. «Romanichels», 2010, 197 p., 20 \$.

Dépanneur à vendre

Les cages humaines ouvrent leurs portes à des péripéties où l'in vraisemblance le dispute à l'improbable. Quelques obsessions biscornues suffisent-elles à soutenir la tension d'un roman? Allons-y voir.

Un Chinois qui aime les prostituées et une strip-teaseuse de jeu vidéo, une Chinoise musicienne, danseuse et prostituée, un Chinois homosexuel, un Canadien tordu et médecin, un marchand d'oiseaux, voilà qui aurait de quoi séduire. D'autant plus si vous brassez le tout à Hong Kong comme toile de fond exotique. Hélas! Que de bavardages, que de tergiversations autour de ces personnages caricaturaux et velléitaires! Quand Lian ne travaille pas à la sollicitation téléphonique, il va au Revolving Café, obsédé par une strip-teaseuse électronique qui n'enlève jamais son slip, stoppant l'effeuillage au moment où les clients n'ont plus d'argent. Il aime aussi une danseuse blonde et chinoise (cherchez l'erreur), du nom de Mei, qui est aussi danseuse et musicienne internationale (cherchez de nouveau l'erreur). Lian vit avec Fushi, ami d'enfance et homosexuel refoulé, qui se mettra en ménage avec un transsexuel (y a-t-il là aussi erreur à trouver?) Mais quand on sait également que Lian achète des oiseaux (ce qui porte chance en Chine) à Mianzi, le père même de l'effeuilleuse musicienne, on tombe de sa chaise, le livre nous tombe des mains, au moment où l'amour fait «boum».



ÉMILIE ANDREWES

Sainte-Mei de Hong Kong

Cela suffit, qu'on se dit! Mais non! Pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Il y a un autre personnage improbable, un médecin canadien qui aurait violé Mei quand elle dansait pour lui. Alors là, Lian, qui aime Mei plus que tout, trucidé le méchant. Aidé de sa belle blonde, il se débarrasse du cadavre dans un conteneur qui reçoit les carcasses d'animaux du boucher chez qui s'approvisionne Lian. Ni vus ni connus. On ne les prendra pas, les chérubins amoureux. Mais Mei, après le

viol, aurait-elle perdu sa virginité? Drame. Elle part au Canada pour un concert privé dans le but de subir une hyménoplastie. Or, inutile! Elle est encore vierge! La Sainte revient à Hong Kong. Lian demande sa main à Mianzi qui la lui accorde volontiers. Ils partent vivre au Canada. S'achètent un dépanneur!

La vie s'ennuie

Foin de la carrière de strip-teaseuse et de violoniste de Mei (en fait, c'était elle aussi, la strip-teaseuse électronique). Et la romancière de conclure: «Pour apercevoir le jour Mei et Lian où ils sont [*formule incorrecte, sans doute: c'est moi qui souligne et qui commente*] le plus

heureux, il suffit d'aller au dépanneur lors d'une journée [là, on apprend que le "jour" est dans une "journée"] banale, toute banale, au milieu de la semaine [là, on apprend qu'une "journée" est au "milieu de la semaine"], et de les regarder travailler ensemble.» (p. 193) C'est à pleurer! [9]